

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 27

Artikel: Au tribunal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212246>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »**La Julie du Closet.**

(Nouvelle vaudoise inédite par ADOLPHE VILLEMARD.)

Le jour où la Julie à Jean-David, du Closet, se maria dans une simple robe blanche, ayant déposé le deuil ce jour-là, il y eut pas mal de gens qui la déclarèrent la plus belle mariée qu'on eût vue au village, depuis longtemps. Et c'était vrai. Jamais plus joli et doux visage ne se montra sous un voile blanc. Si les gens la saluèrent et lui sourirent, comme à une brave et honnête créature qu'elle était, il y eut un garçon qui regarda passer Julie de loin et dont le cœur, en ce beau jour de printemps, n'était pas tout à fait en fête.

Vous saurez bientôt qui c'était. Mais c'est là, à vrai dire, la fin de notre histoire, et il n'est guère de mode de commencer une histoire par la fin.

Notre Julie, privée de sa mère dès ses premiers pas, était la fille unique de Jean-David Basset, du Closet. Le Closet, vous le savez, est un honnête petit cours d'eau qui, au printemps seulement, se donne des airs de rivière. La ferme de Jean-David, une belle vieille ferme, était proche du cours d'eau. De là son nom. Bien qu'hypothéqué un peu plus que de raison, le domaine du Closet gardait encore une valeur réelle, et Jean-David pouvait passer pour « un bon paysan. » Il était, de plus, un bon Vaudois, et, comme tel, il buvait bien son verre, sans qu'on eût pu jamais le surprendre « ayant bu. » D'ailleurs la Julie veillait. Douce, gentille, menant la maisonnée avec économie et sagesse, elle n'eût pas toléré les écarts. Tout ce qui pouvait entacher le bon renom, nuire à la réputation était du feu pour la Julie.

A vingt-deux ans, jolie comme pas une, active, travailleuse, elle était un parti, surtout depuis qu'une sienne tante, sœur de sa défunte mère, lui avait légué en propre vingt mille francs, déposés à la Banque Cantonale, en bons titres. Bien que l'argent — chacun la dit — ne soit pas l'essentiel en ce bas monde, quelques écus au soleil ne peuvent que prêter un charme de plus à une jolie fille.

Mais la Julie, sans être prude ou farouche, n'était pas comme les autres filles du village. Elle avait ses façons à elle, ses manières, quelque chose de personnel et de décidé dans les gestes, dans le regard. Elle n'allait pas aux danses, ce qui fait qu'elle voyait peu de futurs époux. Elle ne s'en plaignait guère. Sur ce chapitre, elle ne s'en laisserait point conter, allant disant qu'elle ne se marierait pas.

On sait ce que cela veut dire. Bien des filles ont ainsi dit et répété « fontaine » qui sont aujourd'hui de bonnes mères de famille, faisant les délices de leur époux. Mais, pour la Julie, il est vrai qu'elle en avait déjà éconduit plus d'un, entre autres Marc au syndic, fort riche et fils unique, beau garçon par dessus le marché, mais qui buvait, à l'occasion, plus que son verre, et Jules à l'assesseur qui « papillonnait » de fille en fille.

A l'un et à l'autre elle avait dit tout net :

— Je ne veux pas d'un homme qui s'oublie, le verre en main. Je ne veux pas d'un bourdon qui va de fleur en fleur. A d'autres filles ces frelons-la !

On voit que notre Julie avait de la couleur dans ses propos et qu'elle n'y allait pas par quatre chemins.

Quant à son père, Jean-David, il ne se mêlait pas de ces affaires. Il savait sa Julie avisée, sage ; elle n'était pas de celles qu'un père protège et défend. Bien plutôt, elle eût au besoin protégé et défendu son père. N'allez point, sur ce trait, vous représenter Julie comme une virago, une Louise Michel ou une femme-gendarme. Je l'ai dit, elle était douce, gentille, souriante, frêle de taille et de membres et son énergie — la bonne, à tout prendre — était toute intérieure.

De plus, elle aimait la solitude du Closet, solitude animée du train-train habituel de la ferme, de la basse-cour, des oies et des canards, du babil d'une amie. Le dimanche, sans être « momièvre » elle ne manquait pas le sermon. Dans l'après-midi, elle s'asseyait sous le tilleul, avec un livre.

— Tu devrais courir un peu, la Julie, disait son père, te promener avec la Fany ou la Louise du bourgeois. Pour moi, je vais me reposer un brin. Secoue-toi un peu, ma Juliette. Il faut changer d'air.

— Pour de l'air et du soleil, n'y en a-t-il pas ici, père ? Je suis plus heureuse qu'une reine, sous le tilleul, avec mon livre.

— Fais comme tu dis. Ce n'est pas Jean-David, ton père, qui te contrariera là-dessus ! Ce serait un beau diable. Une fille comme toi, on n'en voit pas beaucoup...

— Pour un flatteur, père, tu en es un ! disait l'aimable fille, fraîche comme une rose, riant de toutes ses dents blanches et saines.

Mais l'amour devait cependant entrer au Closet avec Emile Bornier, l'artilleur, grand et jovial garçon, neveu et héritier de M. Juval. Paul Juval, né simple paysan, avait quitté son village à l'âge de dix-huit ans pour s'en aller goûter du pavé de Paris, en qualité de valet de chambre, chose qui n'est pas à recommander. Travailleur, économique, ayant su placer ses sous et fait par ci par là une bonne spéculation, il avait amassé un petit magot. Retiré dans son village natal, Juval y avait bâti une maison confortable entourée d'un beau jardin, que les gens appelaient « le château à Juval ». C'était une maison commode, dans laquelle son propriétaire ne vécut que quatre ans, la mort, la grande importune qui dérange tout, ayant emporté notre brave homme un beau matin, sans grand avertissement. Le grand Emile, né et élevé dans un village du Gros de Vaud, s'était vu un beau jour héritier du bien de l'oncle, maison et jardin, le tout franc de dettes, accompagné de quarante mille francs de capital solide.

Aucun des garçons du village, même d'entre les rangs et les bons — et il y en avait, même des tempérants et des « momiers », soit dit avec tout respect — aucun n'avait eu le plaisir de plaire à la Julie.

L'artilleur devait être l'élu. L'amour a ses raisons que nous ne discuterons pas.

Emile vint un matin de juin au Closet. C'était un beau dimanche, après le sermon. L'artilleur en voulait à Jean-David pour quelque affaire. Etais-ce un prétexte pour s'introduire ? Toujours est-il qu'il était, ce matin-là, tout pimpant et flamboyant dans un habit neuf, l'œil brillant, le sourire à la lèvre, sa fine moustache relevée en pointe, sans rien de fat ou de trop hardi. Sans être beau ni même joli, il avait une de ces mines qui attirent par ce charme indéniable plus séduisant que la beauté.

Julie revenait de l'église, d'autant plus charmante qu'elle était simplement mise, au rebours des autres filles du village, parées comme des châsses.

— Monsieur Basset est-il chez lui, Mademoiselle ? demanda Emile, fort poliment.

— Je ne sais pas, Monsieur, je vais voir répondit Julie.

Rien de plus. Mais elle avait rougi sous le regard, caressant du grand garçon et remarqué la douceur joyeuse de son sourire.

Julie appela son père. Les deux hommes causèrent pendant dix minutes, puis se séparèrent. Jean-David, d'un ton indifférent, dit à sa fille que « cet héritier » avait l'air d'un charmant garçon. La Julie ne répondit rien. Quinze jours plus tard, Emile vint de nouveau au Closet. En certains cas, on trouve toujours un prétexte. D'ailleurs, il est des chemins mystérieux par où l'amour passe à son heure.

Julie et Emile s'aimaient.

Jean-David, finaud, le vit fort bien et en parut content.

Au village, le bruit se répandit qu'Emile Bornier « tournait » autour de la Julie. Tourner est bien le mot. Il ne faisait pas une cour avouée, les jeunes gens n'étant pas fiancés. Certains gars, d'entre les moins fortunés, regardaient d'un œil d'envie le bienheureux héritier de M. Juval, qui avait, outre toutes les autres cartes du jeu, la bonne, celle qui emportait l'amour d'une jolie fille, pleine de qualités. L'artilleur se montrait discret, au rebours de la plupart des amoureux ; il ne proclamait pas son bonheur, et lorsqu'un malin, clignant de l'œil, lui parlait de la Julie, il jouait l'indifférence. Il ne manquait pas non plus de gens observant un peu aigrement que cette singulière fille eût bien pu favoriser l'un des garçons de l'endroit, camarade de classe ou de cure, plutôt que de s'amouracher de ce « moustachu » hier encore inconnu au village, ou à peu près, l'oncle Juval n'ayant jamais aimé à attirer chez soi son héritier.

— La Julie n'aurait pas pris un tout pauvre, un comme moi, disait plus d'un garçon. Elle n'est pas sans rien et l'argent s'attire. Chacun sait ça !

Et les langues barbotaien.

(A suivre.)

« LE BOUQUET DES RÊVES »

Un de nos lecteurs, un Vaudois, habitant une ville d'Espagne veut bien nous adresser à titre de curiosité, l'amusante réclame que voici :

*Société « La Chance folle »
Estrella, 2, pral.*

Grand local confortable où domine la gaîté du Music hall et du Bal populaire dans lequel s'exécutent sans cesse les meilleurs programmes de Musique choisis de deux grandes Orchestres dirigées par le renommé Maestro M. Pal.

Le service du Café et du Restaurant est fait par les soins de 60 jolies kellerines qu'avec leur savoir faire augmentent les Charmes du petit paradis qui est à la portée de tout le monde.

La care et les liqueurs sont des marques les plus réputées. La lumière, la ventilation et tout le restant augmentent la valeur de ce temple du plaisir qui est le Salon de la Société la « Chance Folle » ou pour mieux dire le nid de jeunesse ou le bouquet des Rêves.

En caserne. — Tu te rappelles le commandant X... ?

— Parbleu !

— Eh bien ! il a épousé sa bonne.

— Eh bien quoi... ?

— Eh bien : maintenant il la trouve mauvaise.

Une pincée de recettes.

Conservation du lait. — On empêche le lait de tourner en y ajoutant du bicarbonate de soude qui n'offre aucun inconveniient et qu'on peut se procurer dans toutes les pharmacies. Il suffit d'en mettre environ 1 gramme par litre et la garantie est sûre. C'est le procédé employé par les laitiers de Paris.

* * *

Un désinfectant. — Les Feuilles d'hygiène indiquent ce désinfectant peu coûteux : Faites dissoudre 8 à 9 décigrammes de nitrate de plomb dans un demi litre d'eau, et 3 1/2 grammes de sel de cuivre dans un seau d'eau. Mélangez ensuite les deux liquides et vous obtiendrez une solution saturée de chlorure de plomb, dans laquelle on plonge un linge que l'on suspend ensuite dans un cabinet d'aisance ou tout autre local, où une odeur fétide se fait sentir.

* * *

Excellent cirage. — On prend 450 grammes de cire jaune, un morceau de savon de la grosseur d'une amande, et une pincée de noir de fumée ; on fait chauffer le tout dans un demi-litre de bière ; on remue pour que les ingrédients se mêlent bien ; on laisse refroidir, et on a un excellent cirage, qui conserve le cuir et lui donne un beau vernis. Les premières fois qu'on emploie ce cirage, le lustre est faible, mais après quelques jours qu'on a réitéré cet enduit et le frottement avec la brosse, il devient d'un luisant de maroquin, et plus on brosse *plus le lustre devient éclatant*.

Au Tribunal. — Le président demande au prévenu quelle est sa position sociale.

— Faiseur de tours en plein air... ?

— Mais ce n'est pas une profession cela !

— De quoi... pas une profession !... Mince alors !... Et M. Eiffel, donc ?...

Royal-Biograph. — Depuis hier, le Royal-Biograph nous donne un film vraiment sensationnel, dans le bon sens du mot : *L'Angleterre est prête*. Il nous montre, par une documentation précise autorisée et facilitée par le gouvernement, les phases, les incidents principaux de la formation spontanée et merveilleuse de l'armée anglaise. Il nous montre de même l'immense effort industriel accompli. Enfin, il nous fait passer en revue la flotte anglaise, qui tient toujours et que jamais la maîtrise des mers. On ne saurait voir spectacle plus attrayant. Il durera jusqu'au jeudi 8 juillet, inclusivement.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.